

Noël 2017 - Messe de la Nuit

Chaque réalité peut être regardée de plusieurs manières, il en est ainsi pour une réalité religieuse, et ainsi de Noël.

On peut opposer ces différents regards, conduire à ce qu'ils se neutralisent les uns les autres.

A Noël on peut opposer la consommation et les nourritures abondantes à la simplicité de la naissance d'un enfant à Bethléem.

Ces oppositions sont toujours un peu stériles, d'une part elles ne produisent rien, surtout elles entendent démontrer la supériorité d'une chose sur une autre, surtout de certaines personnes sur certaines autres.

La chose était déjà présente dans l'Évangile : certains reprochaient à Jésus d'être un glouton et un ivrogne, alors que Jean-Baptiste, lui, était un ascète.

Chacun d'entre nous a sa propre manière de célébrer Noël, en fonction de sa culture, de son éducation, de son milieu social, de ses goûts aussi.

Et puis, tout au long de notre vie, nous célébrerons Noël de bien des manières.

Je pense que, si nous regardons les années passées de notre vie, nous avons connu des Noëls faciles et d'autres bien plus difficiles : séparations, deuils, inquiétudes, ou bien amour naissant, venue au monde d'un enfant, et combien d'autres choses d'hier et de demain.

Bien entendu l'événement est le même, pourtant, il a été coloré de cette manière ou de cette autre.

Allant de la joie toute simple à la mélancolie, voire à la tristesse.

Surtout les événements que rapporte le Nouveau Testament conjuguent tout cela : il y a le chant des anges et la paix qui habite le cœur de Marie, et il y a aussi le manque de place dans l'auberge ou encore le voyage qui a dû être accompli pour le recensement, sans parler des menaces qui entourent cette naissance avec le roi Hérode.

Et Noël c'est aussi, c'est encore un événement qui appartient à la fois à la vie ordinaire de l'humanité : une naissance, ainsi qu'à l'inouï du mystère : Dieu se fait homme.

Les textes bibliques de cette nuit se complètent dans les regards, les différents regards qu'ils posent sur l'événement.

Alors que l'Évangile nous le raconte, saint Paul, dans sa lettre à Tite, en donne le sens :

« La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. »

On pourrait traduire ces paroles de l'apôtre d'un seul mot, d'un seul nom : Emmanuel, c'est-à-dire : Dieu pour les hommes, Dieu avec l'humanité.

C'est le sens de la naissance que nous fêtons cette nuit : Dieu vient habiter parmi nous, Dieu vient habiter avec nous, en nous.

En tout cela, c'est la question du salut qui est présente : sans Dieu, les hommes sont perdus, leur vie ne peut pleinement se déployer.

C'est vrai que selon les époques, ou même selon les mentalités, le sens du salut peut varier.

La conscience d'avoir besoin de salut peut être très forte ou bien totalement absente.

Certaines personnes ont un sens très aigu de ce que la vie n'apportera jamais une pleine satisfaction.

Ils dénoncent alors ceux qui cherchent à fuir cela en espérant des lendemains meilleurs.

Pour eux, la vraie grandeur de l'humanité, son vrai courage, c'est d'affronter l'absurdité de l'existence sans chercher à se rassurer à bon compte, soit par les religions, soit en fuyant dans les plaisirs ou la distraction.

C'est vrai, le salut religieux peut se penser, se vivre comme une fuite, comme un oubli ou un mépris pour la vie telle qu'elle est, pour ses joies et pour ses peines.

Selon les tempéraments, ou les circonstances, on peut succomber à ce que Sigmund Freud appelait la « pulsion de mort ».

Dégouté de beaucoup de choses, ayant perdu toute espérance ou tout idéal, on peut ne plus rien attendre ni de la vie ni des autres.

On verse alors ou bien dans l'ironie, ou bien dans le désespoir, voire dans la violence destructrice.

Chez les terroristes qui sèment la mort il y a quelque chose de cela : n'attendant rien, ils détruisent, et les autres et eux-mêmes.

Dans une récente lecture je relevais ces propos de Romain Rolland, dans son *Journal*, en date de juillet 1893 : « Il est des époques qui portent la mort au fond de toutes leurs pensées, dans le noyau de leur cœur. [...] Chacun a le sort qu'il se taille. Qui croit en la mort, mourra » *Mémoires*, Albin Michel, 1956, p. 210.

Or, le salut chrétien n'est en rien un mépris pour la vie, et la vie telle qu'elle est, ni pour le monde tel qu'il est.

Le Fils de Dieu a assumé l'humanité la plus concrète qui soit, celle de ce petit enfant qui naît dans une étable, au Proche Orient, dans un pays occupé.

Ensuite, toute sa vie se déroulera dans les conditions les plus ordinaires, voire banales de la vie. Pendant trente ans, nul ne sut qui il était, quelle était sa mission.

Ensuite, après son baptême, son humanité fit toujours obstacle : « Si tu es le Fils de Dieu » lui dit Satan en le tentant, voulant le conduire à outrepasser cette humanité et ses limites.

La salut qui se manifesta dès une naissance, qui se réalisa sur une croix et par le vide d'un tombeau, n'est pas en dehors de l'humanité ni de l'histoire.

Mais, il ne s'agit pas d'une humanité abstraite, ou de l'Histoire avec un grand « H » ; c'est chacune de nos histoires d'hommes ou de femmes qui est le lieu où Dieu vient habiter et qu'il vient sauver, grandir, embellir.

Oui, depuis Noël, il nous est interdit de mépriser la vie, le monde, les existences de chaque être humain et même de l'ensemble du monde créé.

Avec Noël, tout commence, tout recommence, Dieu reprend dans ses mains d'amour la création abimée, toujours en péril d'être détruite.

Ses mains, elles sont douces et fragiles : ce sont celles d'un petit enfant sans défense ; il sait que ce qu'il touche de ses mains est aussi fragile, c'est la fragilité de nos vies, de chacune de nos vies.

La douceur de l'enfant de la crèche nous apprend à ne pas craindre nos propres douceurs ni nos propres fragilités.

Plus qu'une faiblesse qu'il faudrait à tout prix dissimuler, notre douceur est la vraie force, celle qui permet d'aimer et de se laisser aimer.

Mgr Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers
Célébration de la nuit de Noël – 25 décembre 2017
Cathédrale Saint-Pierre et Saint- Paul